GEORGES LECOMTE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GUILLAUMIN

PARIS
LES ÉDITIONS BERNHEIM JEUNE
83, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ
1926

150—

GUILLAUMIN

GEORGES LECOMTE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GUILLAUMIN

PARIS
LES ÉDITIONS BERNHEIM JEUNE
83, RUE DU FAUBOURG SAINT HONORÉ
1926

GUILLAUMIN.

A la mémoire de mon ami
Pierre Baudin qui comprit et
qui aima Guillaumin.

Armand Guillaumin appartient à la génération des grands vieux maîtres de l'Impressionnisme. Ami de Cézanne et de Camille Pissarro, avec lesquels il a beaucoup vécu, à côté desquels il a longtemps travaillé, il fit dès 1863 — l'année même du fameux Salon des Refusés — partie de la glorieuse phalange impressionniste. Il en est l'un des derniers survivants avec Claude Monet, son aîné d'environ six mois.

Par le souci de la vérité, par la franchise, la subtilité et la vibration de la couleur, par les recherches de lumière, la nouveauté des harmonies et la vivante hardiesse du dessin, l'œuvre de Guillaumin s'apparente à celle de ses glorieux émules. Mais, dans la vigueur comme dans la délicatesse, elle reste très personnelle. A toutes époques les tableaux de Guillaumin ont plus différé des

toiles de Manet, Renoir, Camille Pissarro, Cézanne, Sisley, Monet que les paysages de ces illustres artistes ne furent, en certaines périodes, dissemblables les uns des autres. Sa puissante originalité est incontestable. Son œuvre est belle, riche, variée.

Pourtant, malgré la communion de tendances, de recherches et de créations qui le rapproche de ses contemporains célèbres, et malgré tous les mérites saisissants de sa forte personnalité si distincte, bien qu'il soit, par l'âge, le voisin de ses grands camarades et, historiquement, fasse partie de la même brillante équipe, Guillaumin n'occupe pas encore dans la faveur publique la place de premier rang à laquelle il a droit.

Il est le seul des maîtres de l'Impressionnisme qui, à l'heure présente, si fêté qu'il soit, ne jouisse pas complètement de la gloire promise à son œuvre.

Longtemps son ami Camille Pissarro partagea cette relative disgrâce. Ce ne fut qu'aux dix dernières années de sa noble et laborieuse existence qu'il vit se dessiner le succès et qu'il commença de recevoir la récompense de son magnifique effort. Pourtant, malgré cette tardive célébrité et l'admiration sans cesse grandissante qu'inspirent ses toiles, exquises de vérité et de poésie, aujourd'hui encore les paysages, les cueillettes, les travaux des champs, les eaux, les bêtes, les intérieurs rustiques de

Camille Pissarro, ses vues de Paris, de Rouen, de Dieppe, sont très loin de la célébrité qu'on leur reconnaîtra et que d'ailleurs tous ces tableaux, déjà très recherchés, sont à la veille d'atteindre.

Il en est de même pour Armand Guillaumin, son cadet, en compagnie duquel, vers 1868, pour vivre, Pissarro dut se vouer à la peinture des stores. Les toiles de Guillaumin sont fort goûtées. Les amateurs autour de lui se pressent. Chaque semestre ils attendent avec impatience ce que, au printemps, Guillaumin rapporte du Midi et, en Novembre, les toiles solidement construites, nuancées et vibrantes qu'il se donne le plaisir de peindre dans la Creuse aux beaux jours de l'été et de l'automne.

Néanmoins, tout en l'appréciant, on ne reconnaît pas assez le rang qui est le sien. Nous avons le tort de laisser à l'avenir le soin de lui rendre complète justice.

Peut-être, puisqu'il en est temps encore et que cet avenir réparateur semble si prochain, pourrions-nous avoir la sagesse et nous donner le plaisir d'être fervemment équitables nous-mêmes ?

Pourquoi cette injustice relative ? Et dans quelle mesure ?

Je me le suis souvent demandé. Et voilà comment je m'explique que, seul, ce vénérable et glorieux survivant de l'héroïque petit groupe impressionniste n'ait pas encore

soulevé le même enthousiasme que ses contemporains.

D'abord, longtemps prisonnier de certaines besognes auxquelles il se résignait pour vivre et faire vivre les siens, il était contraint de se tenir à l'écart. De ses tâches quotidiennes il ne s'évadait que pour dessiner, pour peindre, pour lire. Obligé de conquérir difficilement chaque jour le temps de son travail d'artiste, il n'en pouvait guère accorder à l'amitié et aux relations utiles. Toutes ses heures libres, il les passait soit devant la nature, soit dans les libres académies où, pendant sa jeunesse, il dessinait d'après le modèle vivant, soit dans les musées où il étudiait les maîtres.

Certes, pour garder tant soit peu le contact avec ses camarades, il se rendait de loin en loin aux permanents et fameux rendez-vous du Guerbois, ce café de l'avenue de Clichy, tout près de la place Moncey, où les impressionnistes confrontaient leurs idées et leurs espérances, se soutenaient les uns les autres dans leur âpre lutte poursuivie avec tant de foi courageuse sous un bombardement de brocards et d'injures. Mais, tandis que la plupart d'entre eux s'y réunissaient presque tous les soirs, il n'y apparaissait que par intermittence, avec la timidité d'un homme ne vivant pas tout-à-fait dans la même atmosphère. Et, condamné à une existence en partie double, il y parlait peu.

De même, tout à sa peinture et aussi, hélas, à sa

fonction nourricière, d'abord d'employé de magasin, ensuite de modeste bureaucrate, il n'avait pas le temps de se montrer et d'agir. Malgré qu'il appartînt à ce groupe réprouvé, les moqueurs et les censeurs eux-mêmes ne s'habituaient pas à l'y voir. Il ne participa que d'une manière pour ainsi dire anonyme aux injures et aux coups qu'on ne marchandait pas à ces novateurs. Tout en étant aussi affamé que ses compagnons par ces violences méprisantes, il n'eut même pas le bénéfice de la célébrité scandaleuse qu'elles leur valurent.

Sans doute, de 1863, époque de son entrée en relations amicales avec Camille Pissarro et Cézanne, jusqu'en 1867, année où une nouvelle tâche, qu'il espérait moins assujettissante, en remplaça une autre et le fit changer de quartier, une fois par semaine il vint, en compagnie de ses deux camarades, parler d'art et de littérature chez Emile Zola qui habitait alors rue des Feuillantines. Puis ce fut tout. Là se bornèrent ses relations dans le monde artistique et littéraire. On ne le vit plus nulle part.

Lorsque, employé aux écritures du chemin de fer d'Orléans, il élut domicile à Montmartre, il passait ses matinées à peindre sur la butte encore agreste, où s'étendaient des champs, fleurissaient des jardins et serpentaient des ruelles pittoresques. Puis quand, ayant abandonné son emploi au Paris-Orléans pour un poste à la voirie

municipale, il s'installa au n° 13 du quai d'Anjou, il consacra toutes ses heures de liberté en études sur les quais et, dès qu'un peu de loisir lui permettait d'aller travailler plus loin, sur les bords de la Seine à Charenton.

Plus tard, lorsque la bonne fortune d'un lot à je ne sais quel tirage du Crédit foncier l'affranchit de toutes maussades besognes, il fut si heureux de pouvoir travailler à la campagne sans toujours tirer sa montre, de découvrir des paysages nouveaux et très différents les uns des autres, de prendre enfin sa revanche de ses claustrations et servitudes, de s'offrir avec allégresse, non plus des séances, mais des saisons de travail en plein air, qu'il ne fit plus guère que traverser Paris durant quelques semaines, au début de l'hiver et du printemps, pour aller de Saint-Palais à Agay, de la Hollande et des rives de l'Yonne à Crozant.

Ajoutons à cette existence perpétuellement nomade le goût de la vie familiale qui le rendit casanier avec délices et celui, très vif, de la lecture qui contribuait aussi à le retenir sous la lampe.

Enfin, dans sa vie, pas d'aventures, pas de détails pittoresques ou scabreux qui pussent le rendre sympathique à la curiosité des badauds tant soit peu épris d'art. De même, en sa vêture nulle extravagance. Bon et brave homme, souriant et fin mais sans méchanceté ni amertume malveillante, il n'avait même pas la res-

source des spirituels mots rosses, pour se faire connaître, craindre et admirer, ni le prestige un peu scandaleux qu'ils donnent.

Armand Guillaumin, tout à sa joie de peindre et de vivre une douce existence familiale, fut donc surtout un isolé, un passant. A part une douzaine d'amis intimes, au nombre desquels il veut bien depuis trente ans me compter, il ne connaît personne. Et personne ne le connaît, sinon de réputation. On ne raconte pas sur lui d'anecdotes. Il ne surexcite pas plus l'imagination de la foule qu'il ne pique la curiosité des reporters. Il n'expose à aucun Salon. Il ne fait jamais parler de lui qu'à l'occasion de ses tableaux aperçus de loin en loin à quelque vitrine. Il ne va nulle part. Alors pourquoi citerait-on son nom, pourtant célèbre? D'ailleurs, fût-il quelque part, personne ne s'en apercevrait. Il est si modeste, si simple, si volontairement effacé! Et puis, pas de physionomie moins "parisienne" que la sienne. Les habituels recenseurs de "notabilités" ne sauraient pas mettre un nom sur cette figure.

Et pourtant, quelle figure! Inoubliable de franchise, d'honnêteté, de fraîcheur sous les bords de l'éternel chapeau mou. Une tête puissante, solidement construite, au front renflé. Dans un teint rose encadré d'une courte et drue barbe blanche, des yeux clairs, vifs, d'un bleu

de lac montagnard ou de ciel limpide, un regard qui, à quatre-vingt ans passés, reste charmant de jeunesse, d'enjouement, de calme gaîté. Avec sa tête robuste et tondue, aux traits accentués, aux fortes protubérances, révélant l'énergie et la ténacité, Armand Guillaumin rappelle certains personnages qu'on voit dans les tableaux des primitifs et en particulier dans l'œuvre de ce peintre inconnu qu'on appelle " le Maître de Moulins ", ville d'où la famille de Guillaumin est originaire et où lui-même passa son enfance.

Ce calme et puissant visage, où, seuls, les magnifiques yeux bleus, souriants, jeunes, amusés, sont alertes, s'accompagne d'un corps vif et souple, à la preste démarche, aux gestes rapides. La parole est, comme la pensée, prompte elle aussi. Et le rire, non moins charmant de jeunesse et de fine gaîté, sonne clair. En cet honnête et jovial Guillaumin, si simple, tout n'est que spontanéité et bonhomie.

Il est d'ailleurs fâcheux que, dans la vie de tous les jours, on n'aperçoive pas plus souvent de ces nobles visages radieux de foi, de sérénité, de tranquille allégresse et que, même si leur passion de travail les retient loin des foules, on ne trouve pas le moyen de parler d'eux davantage et de les mieux faire connaître.

Enfin c'est dans la puissante originalité du talent et

de l'œuvre d'Armand Guillaumin que l'on trouve peut-être la plus forte raison d'un succès qui, si vif, continu et croissant qu'il soit à l'époque actuelle, est tout de même encore inférieur aux mérites de l'artiste.

Sincère et courageux, Guillaumin a le culte de la vérité. C'est d'un regard pénétrant qu'il l'observe, et il la dit sans ambages. Or beaucoup de gens ont peur de la vérité. Ils aiment qu'on l'atténue, l'enjolive et la farde. Guillaumin apporte la même franchise dans sa couleur. Intense et riche, elle a un éclat, certes toujours harmonieux, mais vibrant. Or nombreuses sont les personnes qui, même faisant de bonne foi un timide effort pour prendre plaisir à la peinture claire, s'habituent mal à ses libertés et à ses splendeurs. En outre, l'art de Guillaumin, parfois âpre, est toujours extrêmement vigoureux. Or, assez rares sont les amateurs qui ne préfèrent pas à la force la joliesse.

Dans l'œuvre de Guillaumin cette vigueur sobre et saine est délicatement nuancée. Elle s'accompagne de poésie, de douceur et même de grâce. Mais c'est la simple et grave poésie qui se dégage tout naturellement de la vérité. Mais c'est la discrète douceur qui émane du paysage et de l'atmosphère. Mais c'est de la grâce sans affectation ni mièvrerie.

Les gens qui regardent trop vite et n'ont que des

admirations apprises, qui ne savent pas se donner la joie d'obéir à leur sensibilité personnelle ou qui manquent de discernement, n'aperçoivent pas autant qu'ils le devraient l'extrême diversité de cette palette, les fines et somptueuses harmonies à laquelle aboutit cette franchise, les délicatesses et le nuancé de cette couleur ardente, cette radieuse et fraîche poésie qui sourd paisiblement du réel.

Aussi en est-il que l'on étonne en leur disant avec une conviction tranquille, après avoir passé plus de trente ans à étudier l'art de tous les pays et de tous les siècles, que l'œuvre de Guillaumin — œuvre belle de poésie et de grâce comme de vérité, œuvre où la délicatesse la plus variée et la plus charmante s'unit à la force, œuvre où les plus subtiles féeries de lumière s'accordent avec une solide construction et la plénitude de la forme — aura certainement dans l'histoire une importance très au-dessus de la faveur dont elle jouit actuellement.

Nous la sentons à la veille d'être tout-a-fait glorieuse.

Pour en avoir comme nous-même la certitude il suffit de regarder avec une intelligente attention — sans souci des modes qui passent, sans engouements pour les folies d'un jour ni complaisances pour l'artifice et les roueries d'un faux traditionalisme qui est un outrage à la beauté — quelques toiles marquant les différentes étapes de la carrière de Guillaumin. On sentira la richesse

de cette œuvre et, dans la fermeté d'une direction invariable, toute sa charmante diversité.

En même temps que le beau talent du peintre elle révèle le caractère de l'homme. Pour l'accomplir ce vigoureux fils du Plateau central n'a fait aucune concession aux goûts changeants des époques qu'il a vécues, n'a sacrifié aucune de ses idées d'artiste et s'est longtemps résigné à la plus rude et plus précaire existence de combat au milieu de l'indifférence et de l'injustice.

Voici ses premiers tableaux peints d'après les champs, les arbres, les ruelles et les jardins de Montmartre. Il n'en reste plus guère, car le bouleversement de la Commune les a détruits et dispersés. Contemporains de ses œuvres de début, des aspects de la banlieue la plus proche de Paris attestent, quand le hasard des ventes fait réapparaître quelqu'une de ces précieuses toiles, la finesse et la justesse de vision qui dès cette époque caractérisent Guillaumin, la fraîcheur et l'éclat de sa palette et le nuancé délicat dont toujours s'accompagne sa vigueur. Avec quel plaisir on se rappelle certaines vues de la campagne suburbaine qui, dominées par la silhouette du Mont Valérien, chantent joliment dans la lumière de ciels nacrés.

Puis attachons-nous aux pittoresques évocations de la Bièvre qui, en ces temps lointains, coulait encore à découvert dans le quartier des Gobelins et dont Guillaumin

longeait les rives depuis la rue Croulebarbe jusqu'aux fortifications et même jusqu'à Arcueil-Cachan afin d'en peindre les plus saisissants aspects. Vingt années avant que J.-K. Huijsmans nous décrivît magnifiquement ces parages, Guillaumin en sentit la sordide beauté et nous les représenta.

Si la bonne fortune nous met en présence d'une des toiles que, vers la même époque, il peignit au cours de ses promenades dans la vallée de Chevreuse, admirons-en la forte construction, les verdures fraîches et luxuriantes, la richesse de couleur, l'atmosphère vaporeuse, la lumière limpide.

Nous voilà maintenant à l'époque des nombreux tableaux que lui inspirèrent les quais de la Seine dans la traversée de Paris et ses bords plus agrestes dans la contrée de Charenton ou d'autres coins de la banlieue proche. Guillaumin n'avait pas encore pu s'affranchir des besognes auxquelles, pour vivre, il était obligé de s'astreindre. Du moins lui laissaient-elles un peu plus de liberté ou, mieux, de commodités de travail. Il en profita pour peindre avec plus d'ardeur et d'allégresse. A toutes les heures, par tous les temps, sous des ciels finement étudiés, en des atmosphères transparentes ou qui enveloppent délicatement les êtres et les choses, il nous montre la vie du fleuve et ses décors variés. Les silhouettes des grues, les parapets et

les arcades des ponts se détachent sévèrement sur le gris des ciels d'hiver ou s'égayent des flamboiements de l'été. Les chalands vernis, sur les flancs desquels clapotent et se reflètent les courtes vagues de la Seine, rayonnent dans le soleil qui les dore. Sur les berges le sable, le charbon, les briques, les pierres s'amoncellent. Réalités qu'une limpide et chatoyante lumière pare de sa poésie.

Il faut voir aussi les sobres et puissantes natures mortes que pendant toutes ces étapes de sa vie, Guillaumin ne cessa de peindre. On en connaît qui, superbes de construction, d'éclat, de reflets, et d'une couleur sobrement magnifique, " tiennent " à côté des natures mortes de Chardin et nous enchantent comme les plus réussies des toiles analogues de Cézanne.

Un beau jour Guillaumin a pu complètement se libérer. Alors, avec une visible joie d'exploration, de découverte, de travail sans souci du temps qui passe, il s'élance vers la campagne lointaine, vers les grands horizons marins, vers les rochers des bords de l'Océan, d'où l'on voit déferler les vagues et glisser les barques aux blanches voiles gonflées. C'est à ce moment qu'il nous donne ses tableaux de Saint-Palais dans la gaie fraîcheur desquels apparaît si bien sa joie de vivre libre et de peindre. Entre les rochers tout baignés de lumière qui l'encadrent, la mer, sous la caresse du soleil qui l'illumine

et la rend transparente, étale, selon les profondeurs et l'éclairage, les variétés les plus somptueuses de bleu, depuis l'outremer jusqu'au bleu-vert doré le plus délicat.

C'est à ce moment aussi que Guillaumin trouve les beaux motifs d'Agay dans le Var et les rouges déchiquetures des côtes de l'Estérel. Il ne tarde guère à venir s'y installer régulièrement. Et bientôt, à la fin de chaque hiver, il nous en rapporte ces rayonnants tableaux, si variés dans leur éclat, qui nous enchantent par d'harmonieuses symphonies où le vert des pins s'allie à la splendeur des rochers rutilants et au chatoiement du bleu profond des flots.

La Hollande et les bords de l'Yonne lui donnent l'occasion d'appliquer à des sites tout différents ses dons de constructeur et de coloriste. A travers les âges que d'artistes ont peint la Hollande! L'interprétation qu'il en fait est toute personnelle. Avec quelle douceur limpide il en représente les ciels délicats et changeants, la fine lumière, l'atmosphère fluide, les grands et calmes espaces d'eaux étalées au ras des prairies, les étendues de verdures blondes!

A ce peintre vigoureux, dans le talent de qui certaines personnes — un peu promptes en leurs jugements — ne veulent voir que la puissance, l'intensité, la force et les sonores fanfares de couleur, les rives de l'Yonne, au

cours paisible à travers de riants paysages, offrent le moyen de montrer la grâce et le charme auxquels il peut atteindre.

Entre temps — car ce paysagiste est aussi un beau peintre de figures — Guillaumin fait des portraits saisissants de vie et de caractère. Il nous montre des femmes, des jeunes filles, des enfants dans la douce lumière d'intérieurs agréables. Les figures s'accordent harmonieusement avec le décor. Cet évocateur du plein air a le plus délicat sentiment de l'intimité. Dans ses représentations de personnages sa couleur reste aussi fraîche, radieuse et franche que dans ses paysages. C'est le même art libre et fort.

A peu près vers la même époque qu'il découvrait les anses escarpées et rouges d'Agay, Guillaumin, enthousiasmé par les plateaux, les vallons enfouis et boisés, les eaux grondantes de la Creuse, par ses blocs de rochers entre lesquels les torrents se ruent en cascades, par les vastes mouvements de terrain qui se succèdent jusqu'au bout de l'horizon, s'installe pour toujours à Crozant. Il en fait son domaine. Comme celui d'Agay, mais avec des liens encore plus étroits, le nom de ce petit village perdu dans la montagne est inséparable du nom et de la gloire de Guillaumin. C'est là, dans ce pays où il a peint tant de chefs-d'œuvre et voisin de ce Massif central, berceau de sa famille, que l'on devrait ériger plus tard, sur l'un de ces

rochers peints par lui avec tant d'amour, le beau buste, expressif et vivant, par lequel le sculpteur Paulin a si bien rendu le caractère de cette grande figure.

⁂

Maintenant que nous avons essayé de la faire vivre et d'évoquer les divers aspects de l'œuvre de cet artiste puissamment et délicatement original, il nous reste à raconter les étapes de sa longue vie. Elle n'a pas d'autre histoire que celle de la formation — difficile et méritoire — de ce beau talent, et de l'incessant travail que Guillaumin poursuit depuis plus de soixante ans. Cette biographie montrera quels prodiges de volonté, de patience, de ténacité il faut parfois à un artiste pour réussir à réaliser ce qu'il porte en lui et pour conquérir le moyen de le faire librement.

Fils de parents qui étaient venus du centre de la France travailler et vivre à Paris, Armand Guillaumin y est né le 16 février 1841, au n° 10 bis de la rue de Rivoli, qui, d'après le numérotage des maisons à cette époque, se trouvait en face des "guichets" du Carrousel. C'est donc sur les toits du Louvre, le palais des Tuileries et la belle ordonnance de leurs jardins, que ce robuste et harmonieux constructeur de paysages commença de regarder les formes et la lumière qui les baigne.

Puis c'est à Moulins-sur-Allier, où, quelques années plus tard, son père s'installa pour y exercer son métier de tailleur, qu'il reçut sa première instruction. Il fut élève à l'école communale de cette ville d'où il partit, vers sa quinzième année, pour venir gagner sa vie chez son oncle Bénard, propriétaire du magasin de blanc " les Mille et une Nuits ", à ce moment au n° 16 de la chaussée d'Antin et maintenant transféré au 8 de cette même rue, où l'on vendait spécialement des trousseaux, des layettes et des articles pour dames.

La journée de huit heures et la semaine anglaise n'étant pas dans les conceptions commerciales de cette époque, notre jeune employé de magasin, qui aimait déjà beaucoup le dessin, n'avait, pour s'adonner à son plaisir, que ses trop courtes soirées (en ces temps les magasins fermaient tard), ses courses qu'il prolongeait parfois en délicieuses flâneries dans la rue ou durant lesquelles il allait regarder les artistes qui peignaient au Louvre, et ses journées du dimanche, dont il passait avec bonheur une partie dans les musées ou bien au bois de Boulogne et dans les jardins publics pour faire des croquis d'après les passants, les arbres, les bêtes, les ensembles de verdures et des fleurs.

Pendant la semaine, tous les soirs, il allait dessiner à l'école municipale de la rue des Petits-Carreaux, où il reçut les leçons d'un ancien grand prix de Rome, le sculp-

teur Caillouët qui a, paraît-il, plusieurs statues dans Paris. Elles ne sont évidemment pas parmi les plus célèbres, mais ce ne sont peut-être pas les plus mauvaises.

Tout en continuant à travailler avec autant de joie que de persévérance, Armand Guillaumin, qui, sans doute, trouvait son emploi chez " l'oncle Bénard " rémunéré avec une parcimonie exagérément familiale, était entré avec des appointements plus raisonnables dans une maison de blanc en gros de la rue du Sentier.

Mais, s'il y était un peu mieux payé, il n'y jouissait pas d'une liberté plus grande pour ses études et travaux d'art. A mesure qu'il conquérait le moyen d'exprimer ses sensations devant la nature, il souffrait davantage d'avoir si peu de temps pour dessiner et pour peindre. D'ailleurs comme, rentré dans sa chambre à dix heures après le cours du soir, il y dessinait encore tout seul jusqu'à plus de minuit, il se réveillait très fatigué le lendemain et en mauvais état pour sa fastidieuse besogne quotidienne. C'était donc assez justement qu'on lui reprochait son indolence. Aussi cherchait-il à s'évader.

Déjà grand liseur de tous les livres qu'il trouvait autour de lui et qu'il dévorait aux moindres minutes de répit, il avait, d'après les *Employés* de Balzac, imaginé que l'existence bureaucratique, délicieuse de fantaisie, était la seule qui pût lui assurer, avec un modeste gagne-pain, les

loisirs nécessaires pour qu'il pût commodément se vouer à la peinture.

Donc, avec l'espérance d'être un peu plus libre, il ambitionne une chaise et un pupitre dans le monde des " cartons verts ".

Bientôt — c'est en 1860 — le voici titulaire d'un emploi à la direction des chemins de fer de Paris-Orléans, service des titres. Dès le premier jour, ce lecteur échauffé de Balzac a une désillusion. Il s'aperçoit avec un peu de mélancolie que, contrairement aux drôlatiques et ingénieuses licences des employés balzaciens, il ne lui suffira pas de venir toucher ses appointements à la fin de chaque mois !

Du moins sera-t-il moins enchaîné qu'à ses divers comptoirs de layettes et trousseaux. Les heures de présence sont bien moins nombreuses. En se levant le matin de bonne heure, et, le soir, après son bureau, en bûchant jusqu'à la nuit, il a beaucoup plus de temps pour peindre d'après nature.

Pour avoir à sa porte la campagne — ou du moins quelque chose qui tant soit peu y ressemble — il s'installe à Montmartre, encore un peu agreste en ces temps lointains, tout au moins pittoresque avec ses arbres, ses guinguettes, ses pavillons au milieu des jardins.

Le soir, il travaille sur les quais et les berges de la

Seine ; le dimanche, il gagne par le bateau-mouche les coteaux de Meudon. Il se tient le plus qu'il peut en contact intime avec la nature. Il interroge ses secrets. Il la comprend. Il l'aime. Son talent se développe et se caractérise.

En 1863, il a l'idée d'aller dessiner à l'académie Suisse qui était alors en renom. L'été, il s'y rendait à six heures du matin et en sortait à neuf, juste en temps voulu pour gagner son bureau où il devait être à dix heures. Durant l'hiver les séances avaient lieu le soir, de huit à dix heures. C'est là qu'il eut le plaisir de rencontrer Camille Pissarro et de se lier avec lui.

En attendant un emploi dans les bureaux de l'Hôtel de ville, qu'un piqueur du service vicinal de la Ville de Paris, peintre amateur rencontré par hasard sur la Butte, lui conseille de demander et où il espère avoir plus de loisirs encore pour son labeur de peintre, il quitte les bureaux de l'Orléans et accepte d'autres besognes qui, si éloignées qu'elles soient encore de son art, s'en rapprochent tout de même un peu. Seul, puis, à certain moment, en compagnie du noble et grand artiste Camille Pissarro, son aîné, qui poursuivait à travers les pires difficultés son œuvre si délicatement originale, il peignit des stores. Et c'est en souriant qu'il parle d'une esquisse — dont il ne connaît pas le propriétaire actuel — où, entre deux séances d'enlu-

minures pour stores, il représente Camille Pissarro en train d'accomplir cette besogne plutôt fastidieuse, qui pourtant ne rebutait pas ces artistes courageux.

Puis, en 1868, arrive cet emploi de l'Hôtel de ville, qui lui vaut la sécurité matérielle et, en même temps, plus d'heures de liberté pour le seul travail qu'il aime.

Afin de ne pas gaspiller en vaines courses ses loisirs si précieux, il se fixe dans l'île Saint-Louis, c'est-à-dire le plus près possible des motifs de la Seine, de Charenton, des environs immédiats de Paris.

Cette contrainte administrative, et cette obligation de toujours peindre à proximité des parages où il avait sa chaîne, nous expliquent pourquoi, pendant si longtemps, Armand Guillaumin ne représente que les bords de la Seine à Paris et dans la banlieue, le Bas-Meudon, le Mont Valérien et les autres coteaux les plus proches.

La plupart de ces toiles sont d'ailleurs un enchantement par la finesse de la lumière, le délicat nuancé des ciels, la franchise et l'éclat de la couleur.

Certains portraits peints au cours des mêmes années dans l'entourage du peintre, et de très nombreuses natures mortes, d'une construction solide et d'une sobriété vigoureuse, attestent aussi que, dès cette époque, cet artiste, obligé de conquérir durement le droit au travail, avait une forte personnalité.

D'ailleurs ce paysagiste, qui s'adonnait ainsi à la figure et qui, en outre, éprouvait un grand plaisir à dessiner et à peindre des animaux à la ménagerie du Jardin des Plantes, étudiait avec ardeur certains traités de peinture qu'il s'était procurés, en particulier celui qu'on attribue à Léonard de Vinci et l'ouvrage de Valenciennes sur la perspective.

A ce moment difficile et incertain de sa vie — cet artiste d'une si belle indépendance me l'a conté en souriant lui-même de cette bizarre idée et d'une telle illusion — Guillaumin songea même à prendre part au concours pour le prix de Rome.

Un peu avec cette intention mais surtout avec le souci, bien plus noble et plus digne de lui, d'augmenter son savoir et ses moyens de réalisation pour de fortes œuvres où l'humanité se mêlerait à la nature, il apprend à fond l'anatomie et la perspective du corps humain.

Pauvre, sans relations, obligé de gagner tous les jours son pain, suspect à cause des prétendus tableaux révolutionnaires qui faisaient de lui un réprouvé, il comprit bien vite la folie d'un tel rêve, même échafaudé sur beaucoup de travail et de science. Mais il continua de travailler beaucoup pour son propre plaisir et sa sécurité de peintre ayant de hautes ambitions d'art.

Ce fut à cette même époque qu'il fréquenta le plus assi

dûment le musée du Louvre et fit avec piété de nombreuses copies d'après les toiles des maîtres. Guillaumin, qui avait une très vive passion pour Claude Lorrain et l'étudiait avec un dévot enthousiasme, eut alors d'autres amours de musées. Il m'a plusieurs fois parlé d'un portrait de Rubens, puis d'une tête de Ribera qu'il exécuta pour mieux pénétrer l'âme et la technique de certains grands peintres en des toiles qui l'avaient particulièrement ému. Je n'ai pu voir aucun de ces travaux non plus qu'aucune de ses études d'après les animaux du Jardin des Plantes, car l'ouragan de la Commune a tout dispersé.

Mais il ne tarda pas à comprendre mieux encore que son tempérament exigeait avant tout l'étude directe et profonde de la nature, l'intimité recueillie avec elle, la sensation personnelle et intense.

Tout ce que Guillaumain venait d'étudier avec tant de conscience fortifia son talent, accrut les ressources qu'il trouvait en lui-même pour s'exprimer. Désormais pourtant, fidèle à ses idées et à ses efforts du début, il ne se laissa plus détourner de la voie que devait suivre un être de sa trempe et de son originalité.

C'est à ce moment de sa vie que, n'ayant de foi qu'en l'étude directe de la nature et attiré par le caractère des plus sordides paysages — avec la réalité vivante et pittoresque desquels on peut faire de la beauté — il peint

les bords de la Bièvre dans le quartier des Gobelins et de Croulebarbe. Toiles aujourd'hui fort rares qui ne ressurgissent que de très loin en très loin.

Dans cette servitude, cette obscurité, cet isolement, que d'obstacles à vaincre pour qu'on reconnût cette puissante originalité! Quelle force morale aussi était nécessaire pour lutter contre l'indifférence et les risques d'enlisement!

Les autres héros de l'Impressionnisme se débattaient contre les sarcasmes et, la plupart d'entre eux, contre la misère. Du moins, tout en travaillant beaucoup, ils pouvaient se voir, causer ensemble, se soutenir les uns les autres en échangeant des paroles de foi et d'enthousiasme, en confrontant leurs réflexions et les résultats de leurs recherches.

Mais, vivant à l'attache et n'ayant guère de loisirs que pour son effort solitaire, Armand Guillaumin eut d'autant plus de mérite à le poursuivre sans concessions ni fléchissements.

***

Du moins un hasard heureux rendit-il la tâche administrative aussi agréable qu'elle pouvait l'être, pour un employé qui se double d'un peintre. Dans les bureaux de

l'Hôtel de ville, on créa un service de contrôle pour des opérations d'hygiène qui s'exécutaient pendant la nuit. A condition de se résigner à ces heures nocturnes de service, les fonctionnaires qui, trois ou quatre jours par semaine, en avaient la charge, jouissaient, toute la semaine, d'une entière liberté pendant le jour. Quelle tentation et quelle aubaine pour un impressionniste ne rêvant que de représenter les êtres et les choses dans les subtils enveloppements de la lumière, épris des joies nuancées de la couleur et de la féerie changeante des atmosphères !

Guillaumin n'hésita point. Il troqua son sommeil contre la liberté de peindre, tous les jours, en plein air. Son œuvre devint plus vite nombreuse et, mieux connue, trouva un peu plus d'amateurs.

En 1887, après quinze années encore de vie solitaire et toute remplie d'un labeur acharné, Guillaumin se marie. Il épouse une femme de l'esprit le plus distingué, d'un ferme caractère, agrégée de l'Université, professeur dans un lycée de jeunes filles à Paris. Elle comprend la sincérité de son art, son goût de fière indépendance. Elle se fait vaillamment et noblement l'associée morale de cette noble lutte. Guillaumin trouve en elle la compagne qu'il lui fallait pour continuer son effort avec une ferme quiétude sans suggestions d'accommodements ou de faiblesses pour hâter le succès et pour rendre moins rude la vie

familiale. Pourtant à leur beau foyer les charges ne tardent pas à devenir très lourdes. Successivement deux fils et deux filles l'égayent de leurs rires et de leurs gambades. Mais, en raison de la défaveur particulièrement injuste qui accueillait les toiles de Guillaumin, cette charmante période de jeunesse et de bonheur eut ses jours difficiles.

Pourtant, cette même année, l'artiste a la chance de rencontrer le marchand de tableaux Portier qui, sincère amateur de la peinture harmonieuse et vivante, raffole des paysages de Guillaumin, s'intéresse à lui, essaye d'en faire comprendre la beauté à ses trop rares clients. Bien curieuse la figure de ce petit marchand de tableaux qui, ayant du goût et de la foi, délicatement scrupuleux, aimait vendre de jolies toiles à des hommes vraiment capables de les apprécier et se faisait un plaisir d'acheter — autant que ses faibles ressources le lui permettaient — des tableaux à des artistes intéressants. Dans son très modeste appartement de la rue des Abbesses, où venaient de temps à autre le voir quelques intrépides collectionneurs, en général pas très fortunés, peu loquace, avec un air triste et désenchanté, il essayait timidement de faire passer sa conviction dans l'âme des gens. Je l'ai connu. Il me faisait l'honneur d'estimer que je " sentais " assez bien la peinture. Et je n'oublierai jamais l'accent avec lequel, un jour que j'étais monté chez lui, il voulut bien me dire en face d'un tout

petit Corot, bien bon marché, que je ne pouvais m'offrir et pour lequel cependant il me donnait toutes les commodités de paiement :

— Monsieur Lecomte, j'aimerais pourtant bien voir ce joli Corot chez vous !

C'est un des plus précieux témoignages de sympathie que j'aie reçus.

Malheureusement pour Guillaumin, comme pour Camille Pissarro, pour nombre d'artistes plus jeunes et pour les petits collectionneurs plus riches de passion que d'argent, Portier mourut en 1902.

Ce fut à cette date — il y a plus de trente ans — que, non sans courage et sans mérite de leur part, MM. Josse et Gaston Bernheim-Jeune, à cette époque installés rue Laffitte, entrèrent en relations suivies avec Guillaumin et soutinrent son effort.

Quelques années plus tôt une autre circonstance heureuse, dont il faut beaucoup se réjouir, avait favorisé le travail de ce fier artiste. En 1892, vers la cinquantième année de son âge, la bonne fortune d'un lot important à l'un des tirages du Crédit foncier lui permit de se libérer totalement, sans trop de risques pour ses quatre enfants. Tout au moins, il ajouta un peu de sécurité au revenu des ventes, encore bien incertaines et précaires, de ses tableaux.

C'est alors seulement qu'Armand Guillaumin put enfin dépasser les environs de Paris, où il a peint tant de lumineux chefs-d'œuvre, découvrir l'Océan, la Méditerranée, les montagnes et les vallons boisés.

Et c'est seulement alors que, libre pour ses créations d'artiste, Guillaumin put donner un peu plus de temps aux relations et aux conversations amicales. Il est vrai que, à cette époque, les temps héroïques étaient révolus, les grandes batailles gagnées — même si certaines injustices, particulièrement en ce qui concerne Camille Pissarro et Armand Guillaumin, persistaient encore — et que les maitres impressionnistes avaient moins besoin de se voir pour se concerter et pour fortifier respectivement leurs croyances.



La vie un peu à l'écart que Guillaumin dut si longtemps mener, tout en gardant le contact avec ses camarades et en s'associant à leurs discussions comme à leurs recherches, lui permit une culture littéraire bien plus complète que celle de biens des artistes. Guillaumin est un des peintres dont les connaissances ne sont pas fragmentées et superficielles. Sans parler des classiques et des écrivains du dix-huitième siècle, il s'était nourri de

Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, de Balzac, de Stendhal, de Baudelaire, de Théophile Gautier, de Banville, lectures qui le prédisposaient à comprendre la pensée de son temps et à être l'un de ceux qui lui donneraient sa forme picturale.

Ce qui distingue Guillaumin, dès cette époque lointaine où il peignait surtout les bords de la Seine, soit dans la vieille pierre de Paris, soit parmi les verdures et les cheminées d'usine de la banlieue, c'est la sobriété grave et délicate des harmonies, la vigoureuse justesse de touches colorées et des noirs dans la grisaille de l'atmosphère : Files de bateaux vernis qui s'engouffrent sous le granit et l'ombre des ponts, qui passent près des grues en silhouette noire sur le ciel gris, chalands qui frôlent la tragique grandeur des bâtiments de l'industrie moderne ou la grâce des rives boisées avec leurs guinguettes fleuries, les robes d'amoureuses envolées sur les balançoires, avec leurs jardins de fêtes populaires ou de charmantes intimités.

Ces aspects si variés de la Seine, tour à tour gracieux et dramatiques, des coins de Montmartre alors si joliment provincial et presque campagnard en certaines parties, les bords de la Bièvre et les sites de la vallée de Chevreuse, furent pendant plusieurs années les seuls motifs que les rudesses de la vie permirent à Guillaumin. Ils lui furent

suffisants pour une magnifique série d'œuvres aujourd'hui presque introuvables, qui, par leur sincérité de vision, par leur juste sentiment de la nature, par leurs sobres et simples harmonies de couleur, par leur vigoureux accent, lui conquirent les sympathies des artistes indépendants et justifièrent sa présence dans ce milieu de novateurs. Comme eux il goûtait la beauté de la vie moderne et il excellait à en rendre la caractère avec une liberté de vision et de *faire*, un souci des claires harmonies et des lumineux enveloppements, un désir de vérité qui, tout en révélant son originalité bien distincte par la sobriété et la vigueur, apparentait son effort à celui de ses camarades.

Dès qu'un bon hasard lui permettait l'exode à la campagne, c'est à travers des plaines plus vastes, parmi des feuillages plus intimes, ou au pied de coteaux plus riants, qu'il allait retrouver la Seine, délicieuse avec ses clapotis, ses reflets, sa flotille de voiles blanches, les villas pimpantes et les fraîches verdures de ses rives. Quelles délicates vues du Mont-Valérien et des parages proches Guillaumin put ainsi se donner la joie de peindre !

C'est à Saint-Palais-sur-Mer que, dans l'exaltation d'une splendeur pour lui toute nouvelle, il réalisa ses premières marines fluides, transparentes, aux beaux ciels si fins, dont son œuvre s'est enrichie.

Plus tard, c'est le bleu profond et chatoyant de la

Méditerranée qu'il représenta, magnifique sous des ciels de joie, parmi les rocs rouges d'Agay et le velours des pins escaladant la côte.

Séries d'une originalité puissante, d'une belle intensité et d'un grand charme de couleur, qui montrèrent combien la vision de Guillaumin pouvait rester personnelle en s'appliquant à des motifs déjà rendus par tant d'autres, et de quelle souplesse, de quelle variété était capable ce talent vigoureux au point d'en paraître quelquefois un peu rude.

A ceux qui, connaissant mal toutes ses ressources et n'ayant vu que des études assez âpres, ne soupçonnaient pas les délicatesses, la grâce, les subtilités qu'offre cet art robuste, Guillaumin répondit par les séries charmantes qu'il exécuta, au cours de quatre ou cinq années, dans le Dauphiné, sur les bords de la Seine et de l'Yonne, en Hollande et sur les quais de Rouen. Quelle variété d'émotion et de rendu dans un talent qui, gardant toujours ses caractéristiques de franchise, d'éclat, de lumière, est si sincère et d'une sensibilité si libre qu'il s'adapte aussitôt à la beauté spéciale du paysage avec lequel il est aux prises!

C'est une impression de douceur que donnent, dans la lumineuse atmosphère de l'été, les champs et les prairies du Dauphiné avec leurs fonds lointains de hautes

montagnes dressées dans l'air limpide. C'est une impression de grâce fraîche et radieuse qui se dégage des rives de l'Yonne coulant à pleins bords, au milieu des prés fleuris, et de la Seine déroulant ses eaux transparentes, animées des plus subtils reflets, au pied des coteaux boisés. C'est un enchantement que la sereine et fine lumière de Hollande, que ses ciels variés et changeants, au-dessus du vert intense des immenses prairies, du clapotis glauque des grands fleuves, des moulins à vent en silhouette sur les terres basses et les lumineux espaces d'eaux qui se prolongent. L'art vigoureux de Guillaumin s'est délicatement assoupli pour rendre cette douceur, cette grâce, cet enchantement ; protégé contre toute fadeur par sa propre force, il a su devenir un art de joie, de fête et de suavité.

Mais si brillantes qu'aient pu être partout de telles réussites, il semble que ce soit dans ses nombreuses toiles faites dans la Creuse, que Guillaumin ait donné toute sa mesure. Chaque peintre a ses paysages préférés où il travaille avec plus de bonheur, soit parce que ce pays correspond le mieux à sa vraie nature, soit qu'un atavisme lointain le lui fasse mieux comprendre.

Pour Guillaumin, la Creuse fut cette terre d'élection, parce que son âpre caractère, plein de délicatesses éparses et de joie intime, s'accorde à merveille avec le tempéra-

ment fort, mais délicieux de secrètes douceurs, qui est celui de notre peintre et aussi parce que l'hérédité montagnarde de Guillaumin se trouve à l'aise dans ce rude pays.

Il n'y a qu'à le voir pour reconnaître en lui un homme du Massif central. Sa tête puissante, renflée, volumineuse, qui tout de suite donne le sentiment de l'énergie et de l'obstination, fait penser aux crêtes basaltiques de là-bas. Le bleu clair de son regard fin, doux et franc, rappelle les eaux transparentes qui dévalent des cimes en caressant les rochers moussus dont le lit des ruisseaux s'encombre, et les vieux arbres des rives. Enfin, malgré cinquante ans de séjour à Paris, sa démarche reste celle d'un montagnard gravissant une côte.

Aussi dès qu'il put reprendre possession de ce pays d'où sa famille est originaire, comme il en saisit vite la solide structure, la beauté tour à tour sévère et charmante, la poésie tantôt pleine de grandeur, tantôt exquise de grâce ! C'est là surtout qu'il put tout à la fois montrer ses dons de force et de délicatesse. C'est dans ce pays mouvementé, aux lointaines perspectives de cimes et de plateaux enchevêtrés, qu'il se révéla le robuste, le puissant constructeur de terrains qu'il est.

Entre tous les mérites personnels qui le distinguent, c'est peut-être son originalité la plus caractéristique.

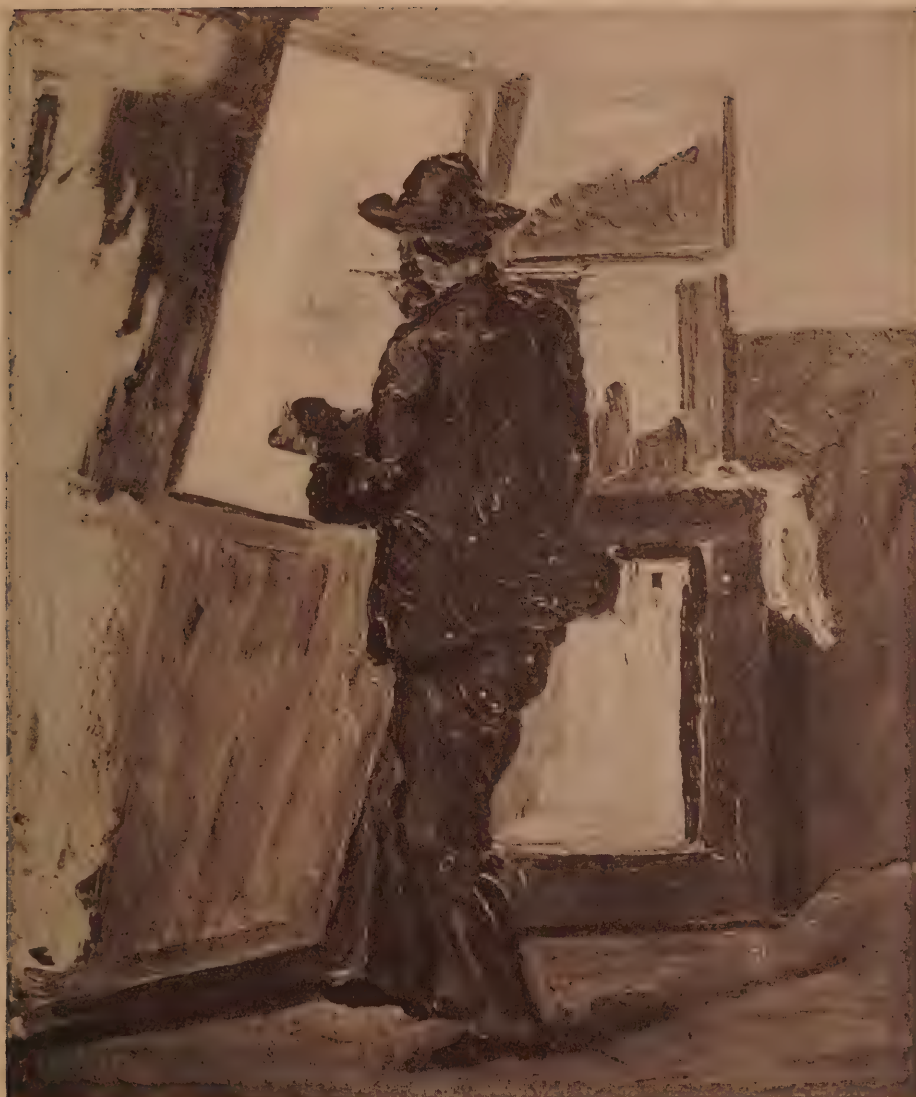
Guillaumin aime la majestueuse beauté des grands espaces de montagnes et de plaines se développant à l'infini, aperçus à travers une gorge du premier plan, au-delà du ravin dont il représente le mystère feuillu. Il aime les vastes plateaux étalés en pleine lumière, qui, couronnant d'étroites vallées toutes sonores du fracas des torrents, donnent des fonds d'une variété et d'une profondeur admirables. C'est, dans un grand charme de lumière, dans une gamme très riche de couleurs, une succession de plans, d'un sûr équilibre et magnifiquement raccordés.

Encore cette solide ossature n'est-elle que le support des radieuses et délicates harmonies que Guillaumin réalise sans cesse d'après les aspects divers de cette région. Que ces crêtes, ces plateaux et ces combes se recouvrent de neige ou scintillent sous la gelée blanche illuminée de soleil, il en évoque la candeur radieuse, les subtiles ombres bleues et toute la rayonnante féerie. S'il traduit avec la plus fraîche délicatesse le charme des jeunes verdures du printemps, la merveille des panaches blancs et roses des arbres en fleurs se détachant sur les rouges labours et le vert tendre des prairies, c'est surtout le grave enchantement de l'automne, avec sa gamme magnifiquement nuancée d'ors, de roux, de verts pâles, qui lui permit de rendre la plus émouvante beauté de ce pays sévère, mais plein de grâces intimes.

C'est dans cette région rocheuse, couverte de bois, feutrée de mousses et de lichens, parsemée de ruines altières en silhouette sur le ciel où passent les plus changeantes tapisseries de nuages, que la personnalité de Guillaumin, tout ensemble puissante et délicate, se révéla le mieux en œuvres vigoureuses, exquisement nuancées, d'un faste lumineux et rayonnant. Belles pages de notre art moderne.

Avec une allégresse juvénile, Armand Guillaumin poursuit magnifiquement son œuvre. Aucune lassitude, aucune défaillance. Sa sensibilité reste aussi vive que par le passé et jamais son expérience n'eut plus de maîtrise. Les dernières toiles que, à diverses expositions, il vient de nous montrer, attestent la vigueur de son talent et sa délicatesse intacte. Guillaumin, heureux, vénéré, admiré, libre de travailler où il lui plaît, peut s'enivrer de lumière et de couleur, sans l'ombre dont si longtemps l'injustice aurait pu les attrister pour lui s'il avait eu l'âme moins vaillante.

Georges LECOMTE.



CAMILLE PISSARO EN TRAIN DE PEINDRE DES VOLETS



VAR D'ISSY 1874



DAMIETTE 1884



CHARENTON 1884



CHRYSANTHÈME 1885



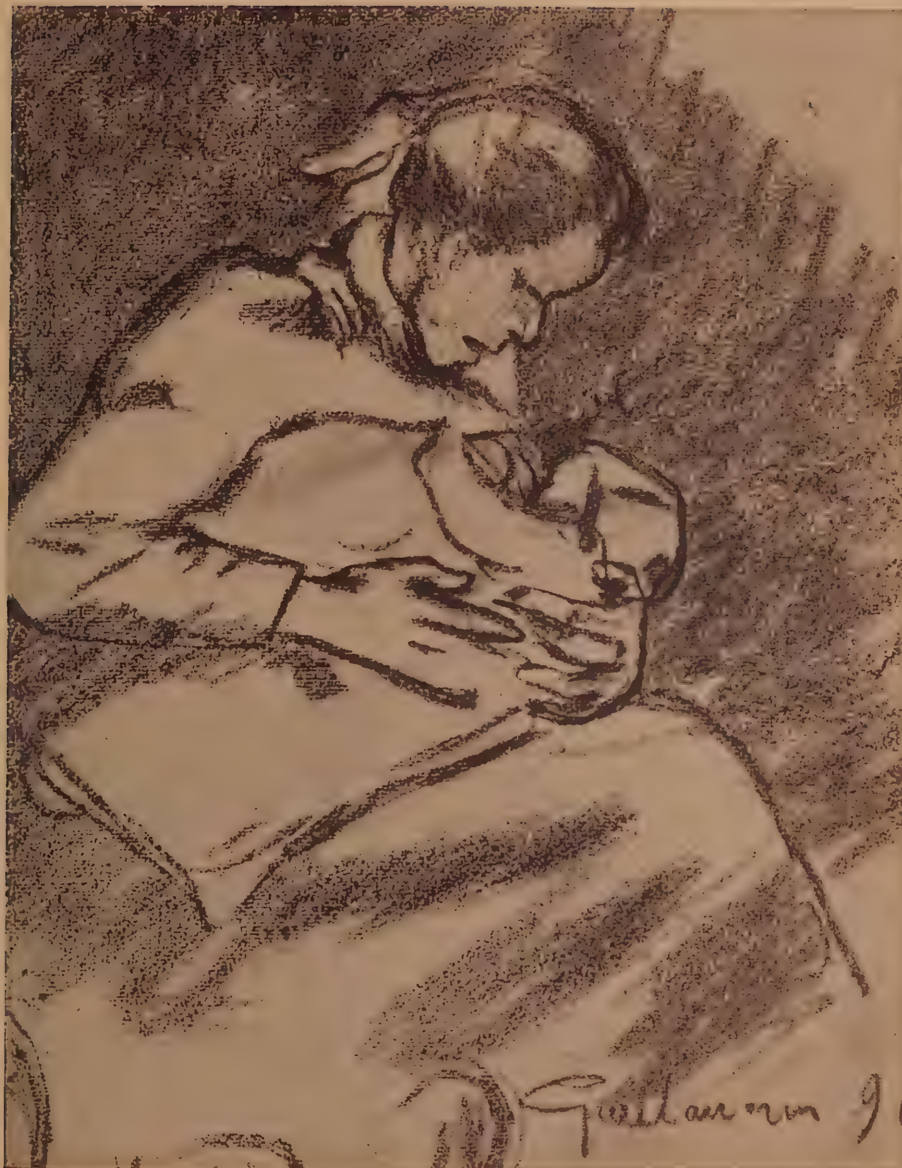
DAMIETTE 1885



LE QUAI DE BERCY VERS 1885



L'ITALIENNE 1885



MATERNITÉ 1891



LE PRÉ A BETOU CROZANT VERS 1893



LES BISCUITS 1902



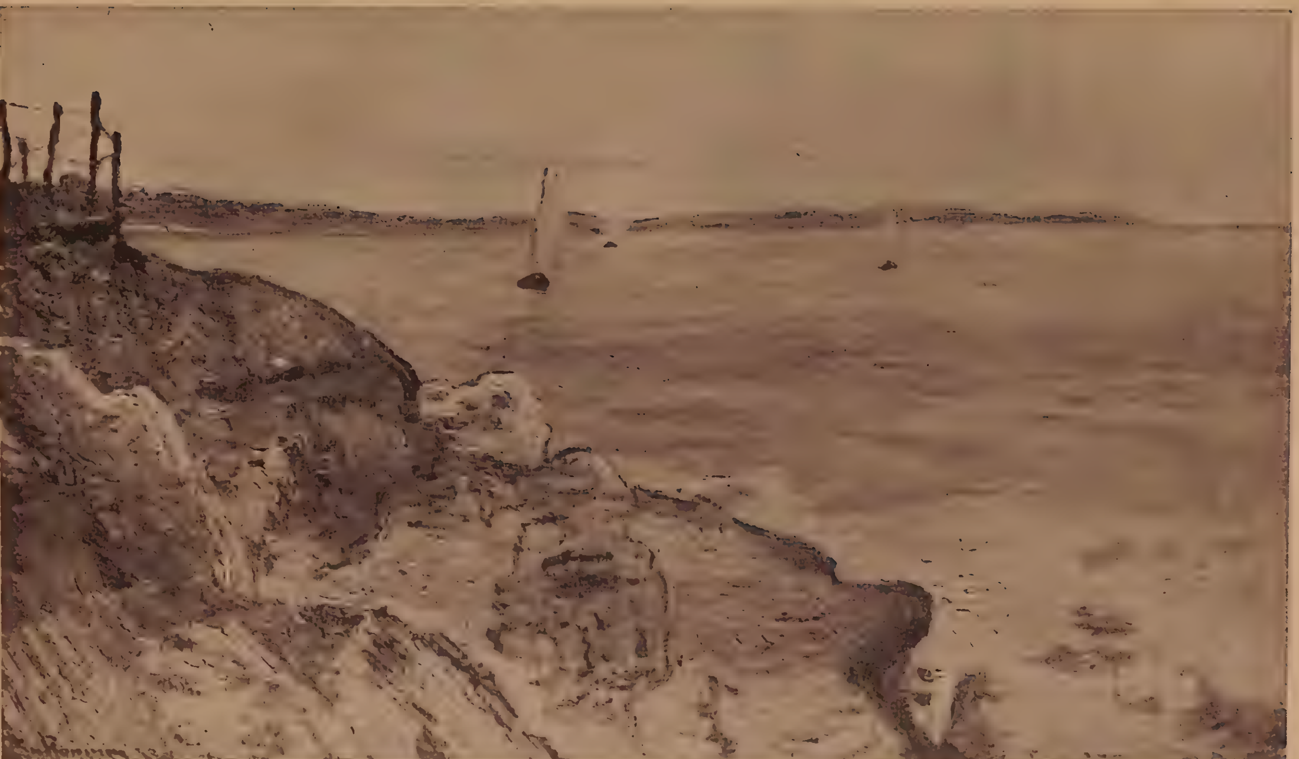
AGAY



LE PONT BRIGAUD



LE LAC



L'ESTUAIRE



LA ROUTE



CROGAN



ST PALAIS



LE RAVIN DE LA SEDELLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE SEIZE
DÉCEMBRE MIL NEUF CENT VINGT-CINQ
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
BRUGES, (BELGIQUE).

